

péetrographiques sont les mêmes pour Terra Amata et le Lazaret, tout comme entre les ensembles I et III de la Caune de l'Arago. Cette variabilité découle donc de différences culturelles ou d'activités menées sur le site; pour appréhender ces deux facteurs une approche en synchronie des assemblages est nécessaire.

Dans la zone d'étude abordée, les bifaces sont principalement des mono-outils, pour lesquels la variabilité morphologique résulte en partie d'une variabilité de fonction. Concernant le statut fonctionnel de ces bifaces, la majorité se présente comme des outils ayant une seule fonction. Seul un biface du corpus est de manière certaine polyfonctionnel. Toutefois, la présence sur certains bifaces d'une zone pouvant être active ou passive doit conduire à la prudence et à la poursuite des analyses. À l'exception de quelques bifaces en silex de la Caune de l'Arago, aucun biface ne s'inscrit dans un cycle fonc-

tionnel, avec réaffutage et changement ou non de fonction. Le paradigme du biface « couteau-suisse » n'est donc pas validé par les outils bifaciaux du Sud-Est de la France durant l'Acheuléen. Les modes d'actions les plus représentés sont la découpe et la percussion lancée, avec une zone active linéaire ou punctiforme. Cette dernière morphologie correspond à un usage méconnu du biface, pour fouir/creuser. Cette variabilité des potentiels fonctionnels, traduit des comportements variés des hominidés quant à l'usage du façonnage bifacial. Ces différences, perçues dans le temps court et long, conduisent à reconsidérer notre manière d'appréhender les technocomplexes acheuléens.

Cyril VIALLET

COMPTES RENDUS

COLLOQUES

Contact, circulation et échange dans les sociétés du passé : contributions de l'étude des matières dures animales, université de Trnava (Slovaquie), 2-3 mars 2017.

Le premier workshop de la nouvelle commission *Bone Artefacts* de l'Union internationale des sciences pré- et protohistoriques (UISPP), organisé par Eva David (CNRS, UMR 7055) et Erik Hnrciarik (université de Trnava), s'est déroulé les 2 et 3 mars à l'université de Trnava (Slovaquie). Il était consacré à la contribution de l'étude des matières dures animales à l'identification des contacts, des circulations et des échanges dans les sociétés du passé. Cette rencontre internationale a témoigné des différents objectifs de la commission *Bone Artefacts* : illustrer la diversité des approches concernant les matières dures travaillées d'origine animale et humaine, développer les méthodes et la nomenclature appliquées à l'étude des objets, des manifestations artistiques, des savoir-faire, et contribuer à la connaissance des systèmes économiques et des cultures.

Quatorze des dix-sept propositions initiales ont fait l'objet de présentations (en anglais), traitant des sociétés du Paléolithique supérieur et du Mésolithique européen (Aurignacien, Magdalénien, Maglémosien), du Pléistocène supérieur australien, de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer européens, de la Grèce ancienne, de la période romaine, de la Mésoamérique pré-hispanique, et de l'Arctique oriental pré-Inuit (Thulé).

Les intervenants ont présenté des études documentant l'échange et la circulation des matières premières, des

objets, des savoir-faire et des techniques, des traditions, des idées, et des personnes. La première partie des communications a concerné la circulation des objets : quelles caractéristiques, quels supports (vêtement, personnes, autre), quels espaces investis, quelle durée? Hormis le cas exceptionnel d'éclats de canines d'ours pléistocène de Hongrie et de Slovaquie dont l'origine anthropique reste à démontrer, comme les auteurs (B. Hromadova et S. Sazelova) le suggèrent, les objets décrits proviennent de contextes divers et véhiculent une identité culturelle : peignes Vikings du Nord de l'Europe (S. Ashby et M. Munoz Rodriguez), épingles à cheveux du monde romain (A. Gerçek), boutons et perles en contexte funéraire dans le Sud-Est de la Pologne à l'âge du Bronze (K. Winnicka), parure et art mobilier gravé du Paléolithique supérieur français (P. Gaussein) et du Jura souabe (C. Heckel et S. Wolf), objets en os humain dans la Mésoamérique pré-hispanique (J. Kerner), os nasal daté de 46 ka cal. BP du Nord-Ouest de l'Australie (M. C. Langley et S. O'Connor). Les modalités d'une telle circulation, produit d'un échange ou d'un commerce à longue distance, ne sont pas toujours claires et il apparaît indispensable, quel que soit le contexte, d'étudier ces pièces depuis leur lieu de fabrication jusqu'à leur abandon.

Dans la seconde partie des présentations, il a été davantage question de la transmission des pratiques, qui ont permis d'aborder plusieurs cas de figure dans des contextes divers : la transmission en contexte maglémosien de savoir-faire via l'identification de copies (E. David), la circulation des groupes et des objets dans la culture Thulé (C. Houmar), la transmission des

savoir-faire et la circulation des artisans, via le degré de standardisation de peignes en ivoire et assiettes en os en Espagne à l'âge du Fer (L. Soria-Combadiéra *et al.*).

La dernière série de communications s'est focalisée sur l'acquisition des matières premières et l'utilisation de certaines d'entre elles : la mobilité des groupes magdaléniens du Massif central et leur gestion du bois de Renne à l'échelle du cycle annuel (L. Fontana et F.-X. Chauvière), la fonctionnalité de dépôts funéraires du sud des Carpates à l'âge du Bronze depuis l'acquisition – locale ou non – jusqu'à l'utilisation (S. Vitezovic), les utilisations de l'ivoire dans la représentation sculptée des divinités en Grèce ancienne (L. Novakova).

La diversité et le renouvellement de la communauté représentée (Australie, États-Unis, Europe occidentale, centrale et orientale) ont caractérisé cette première session de la commission *Bone Artefacts*. Ce premier *workshop* a également bien illustré la diversité des thèmes et des objets d'étude dans le cadre d'une approche, technique et symbolique, de l'exploitation des matières dures animales. Ainsi, l'origine et la circulation de la parure, d'œuvres d'art et d'outils documentent de mieux en mieux la transmission des savoir-faire et la mobilité des artisans. Parallèlement, l'intérêt pour la prise en compte et l'étude du système économique lié à l'exploitation des ressources animales a été clairement affiché. Les questions relatives à l'acquisition des matières dures ani-

males, voire à leur fabrication, ont été nombreuses et ce champ d'étude doit être davantage investi afin d'éviter que les objets ne soient encore étudiés en dehors de tout contexte spatio-temporel et problématique. Il en est de même pour les nouvelles méthodes d'analyse présentées (Micro CT et ZooMs) qui doivent être intégrées aux interrogations globales et donc définies selon le contexte culturel. Ce sont là les vœux de cette nouvelle commission dont l'intérêt est de promouvoir l'apport des études sur les matières dures animales et humaines à la connaissance des sociétés du passé.

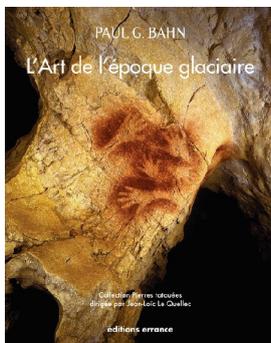
La remise des manuscrits est fixée au 1^{er} septembre 2017, afin que les actes de cette session puissent être publiés en 2018 aux éditions du CEDARC.

Les deux prochains colloques se tiendront durant le prochain congrès de l'UISPP, à Paris, en juin 2018. La session organisée par C. Houmard et U. Odgaard aura pour thème « Corps et objets, vecteurs de représentations symboliques » ; la session « Parure » sera organisée par C. Heckel et S. Rigaud.

Informations disponibles sur : <http://www.uispp.org/bone-artefact>

Laure FONTANA
CNRS, UMR7041 ArScAn
« Archéologies environnementales »

LIVRES



BAHN Paul G. (2016) – *L'Art de l'époque glaciaire*. Arles, éditions Errance, 356 p. ISBN 978-2-87772-506-4, 59 €.

Spécialiste mondialement reconnu de l'art préhistorique, Paul Bahn avait proposé dans son ouvrage en

collaboration avec Jean Vertut, *Images of the Ice age*, un tour d'horizon presque complet des productions symboliques de l'homme anatomiquement moderne (1988, plusieurs rééditions augmentées). La version française, traduite par Jean-Loïc Le Quellec, autre spécialiste reconnu de la discipline, était donc largement attendue par les lecteurs francophones.

Cet ouvrage s'inscrit en premier lieu sous les auspices de l'amitié scientifique. Par quelques témoignages sensibles dans son « avertissement au lecteur », puis dans ses longs remerciements, Paul Bahn rappelle en filigrane combien l'étude de l'art préhistorique, comme tout autre domaine, doit être le résultat d'échanges et de discussions qui, toujours, nourrissent l'esprit du scientifique.

L'ouvrage est organisé en douze chapitres qui ont vocation à couvrir l'ensemble des thèmes et approches de l'art. Ce plan simple, sans ambition particulière, sied parfaitement à un ouvrage de type « manuel », comme c'est le cas ici.

Dans un premier chapitre historique (« la découverte de l'art paléolithique »), l'auteur redonne à Paul Tournai, François Mayor ou à l'abbé Croizet leur place dans la construction du discours autour de l'art mobilier préhistorique. Ils sont les premiers à en avoir cerné les contours et compris l'importance. Puis Paul Bahn nous conte avec passion les errements et les hésitations, bien compréhensibles, des préhistoriens de la fin du XIX^e siècle face aux découvertes réitérées d'art pariétal. Sans prendre parti, il offre au lecteur une histoire objective, faite de grands débats publics comme d'anecdotes.

Les deux chapitres suivants (« le plus ancien "art" du monde » ; « un phénomène mondial ») balayent dans le temps et l'espace les principaux témoignages connus et publiés à ce jour, faisant la part belle aux productions rupestres hors d'Europe qui seront, au moins pour certaines, peu familières au lecteur européen.

Le chapitre suivant (« Enregistrer ») est à visée méthodologique. L'auteur y recense les différents moyens d'étude à disposition du chercheur. On regrettera ici le manque d'actualisation du texte. Il n'y est pas fait mention des méthodes les plus actuelles, pourtant employées depuis plusieurs années, comme les traitements numériques et infographiques des images ou encore le recours, quasi systématique aujourd'hui, aux enregistrements en trois dimensions.

Le chapitre suivant (« Quel âge a cet art ? »), qui aurait pu être le plus polémique, porte sur l'épineuse question